



Nouvelle Légende : Le Chevalier au Cygne

Chapitre I

L'aube s'était levée — l'aube du couronnement.

En ce jour, le trône de Taleswenn devait passer entre les mains d'une jeune femme.

Avant le lever du soleil d'hiver, la capitale royale reposait, voilée de brume.

Les étoiles palpaient encore au firmament, tandis qu'à l'orient seulement, l'horizon pâlisait, annonçant l'approche du jour.

Le château royal et la cathédrale dressaient leurs flèches aiguës vers le ciel, comme des aiguilles.

Tout le royaume semblait retenir son souffle, cachant son émoi sous un manteau de silence.

Le Sanctuaire Cramoisi — lieu le plus sacré de Taleswenn, où devait se tenir le rite du couronnement.

C'est là que la couronne serait remise, et que la nouvelle souveraine serait intronisée sous le regard du Grand Hiérophante, chef de l'Ordre de la Sainte Conquête.

Il était celui qui prêchait la parole de Dieu au roi, conseillait dans les affaires du royaume quand il le fallait, et portait la charge de protéger et guider à la fois le monarque et le peuple.

Il avait déjà servi sous le règne du feu roi et de la reine défunte. Ses cheveux étaient désormais tout blancs, mais sa haute silhouette, bien que fragile, se tenait droite ; et dans ses yeux d'un bleu profond brillait toujours l'intelligence.

Revêtu d'un manteau et d'un capuchon d'une blancheur immaculée, ceint d'un diadème incrusté de pierres précieuses, il se tenait auprès du trône, le bâton à la main. Lorsque la jeune reine s'arrêta devant lui et s'inclina légèrement, l'officiant qui portait la couronne royale s'avança. Le Grand Hiérophante souleva le cercle d'or comme s'il l'offrait au ciel.

La lumière du soleil traversait les vitraux, embrasant les ornements d'or de la couronne.

Il l'éleva et prononça la bénédiction d'une voix si majestueuse qu'elle semblait résonner au plus profond de la poitrine — fluide comme l'eau qui coule, presque semblable à un chant.

La reine cligna des yeux, laissant son regard s'égarer discrètement.

Tout autour d'elle, chacun avait clos les paupières, écoutant pieusement le chant du Hiérophante. Certains en pleuraient même.

Père et Mère ne nous ont quittés que depuis si peu...

Ses parents — emportés par un accident brutal.

Un mois seulement s'était écoulé. Elle ne pouvait laisser le trône vacant sous prétexte de deuil... et pourtant, un tel climat de fête était-il vraiment de mise ?

Et bien qu'elle se tînt là en souveraine, la jeune reine ne pouvait entièrement étouffer ses doutes. Était-elle vraiment capable de porter le poids de la couronne ?

Mais chaque fois que ces inquiétudes surgissaient, tous répondaient d'une seule voix :

« Tant que vous suivez le Grand Hiérophante et la tradition, rien ne sera à craindre. »

Le poids de la couronne pressa son front, étouffant toute pensée. Lentement, la reine leva le visage.

Ses yeux croisèrent ceux du Hiérophante.

Son visage portait les rides de l'âge, mais sa peau semblait encore irradier, et son regard flamboyait d'une ardeur plus vive que n'importe quel joyau.

« N'oubliez pas, Majesté » murmura-t-il. « Cette couronne n'est pas la vôtre. »

« ...Quoi ? »

Sa voix était basse — si basse qu'elle portait un léger parfum de mépris. Le sourcil de la reine se haussa imperceptiblement.

Avant qu'elle pût demander ce qu'il entendait par là, les acclamations éclatèrent :

« Vive la Reine ! »

Le Grand Hiérophante abaissa la couronne sur sa tête, la pressant un peu contre son front.

« Souvenez-vous que Dieu est toujours présent » chuchota-t-il. « Vous n'avez pas à porter seule le fardeau de toute chose. Pauvre âme... il suffit de croire. »

Des pétales séchés de mille couleurs tombèrent en pluie. Les cris du peuple s'élevèrent dans la liesse :

« Une nouvelle reine est née ! »

« Voyez sa beauté — semblable à une sainte au service de Dieu ! »

« Bénie soit notre Reine sacrée, bénie par le Très-Haut ! »

« Notre Reine ! Vive la Reine ! »

Assise sur le trône, la jeune reine ressentait tout cela comme venu de loin — comme si cela arrivait à une autre qu'elle-même.

L'après-midi venu, les préparatifs du défilé étaient achevés. Ayant quitté le Sanctuaire Cramoisi, elle monta dans le carrosse qui la conduirait à travers la capitale.

Leur destination était la cité orientale d'Eostervenn.

C'est là que le premier roi avait découvert une source au cœur de la forêt et choisi d'y fonder son royaume. Jadis siège originel et terre sacrée de la couronne, la capitale avait depuis longtemps été transférée ailleurs, et Eostervenn s'était laissée à demi engloutir par les bois.

Sa population avait décliné. Les rumeurs de bêtes sauvages et d'attaques avaient entraîné l'installation d'une garnison.

Comme le trajet ne durait que quelques heures, il était coutume que la nouvelle souveraine s'y rende le jour même, pour y prononcer un rapport solennel et y passer la nuit.

Tandis que le carrosse roulait sur la route, le vent de ce début de printemps — encore chargé de l'haleine de l'hiver — soulevait les cheveux de la reine.

Par la fenêtre ouverte s'étendait la forêt, dont les branches, encore lourdes de neige, demeuraient pourtant pleines de vigueur et de sève verte.

Là — un chien.

Un grand chien de chasse, oreilles dressées. Son poil brun et court luisait, sa queue se recourbait haut.

Leurs regards se croisèrent.

Le chien bondissait dans la neige, courant à la hauteur du carrosse.

La reine se pencha pour mieux l'observer — et s'aperçut d'une chose.

L'air est glacé... mais son souffle ne blanchit pas...

Bientôt pourtant, le carrosse le distança. Le chien ralentit, resta en arrière, et finit par s'immobiliser dans la neige, se contentant de la regarder s'éloigner.

Après avoir visité les tombeaux royaux et prononcé son rapport de succession, la jeune reine gagna le palais réservé à la famille royale.

Sa suivante, Fiona, apprêta le lit et déposa des pierres chauffées au pied.

« Le printemps sera bientôt là, Majesté. Quand les fleurs écloront, tout le royaume se réjouira à la seule pensée de vos fiançailles. »

« Mes fiançailles ? Personne ne m'en a soufflé mot. »

« Mais, Majesté, la lignée royale doit se perpétuer. C'est, plus que tout, l'affaire la plus urgente. Si possible, l'on souhaite plus d'un héritier — et donc, le plus tôt sera le mieux. »

« Oui, je le comprends... et pourtant... »

« Même à l'époque où vous n'étiez que princesse, il n'était pas rare d'être promise. À votre âge, les femmes du peuple nourrissent déjà de telles attentes. »

S'il fallait espérer deux héritiers ou davantage, il allait de soi qu'elle fût mariée sans délai.

« Fiona, et toi ? Souhaiterais-tu te marier bientôt ? »

« Si je le pouvais, je le ferais. Mais je préfère servir Votre Majesté et la maison royale assez longtemps pour m'acquitter de ma dette de gratitude... »

Elle se tut, promenant ses yeux alentour. Dans le couloir, des voix résonnaient faiblement — ce n'étaient que les suivantes, qui passèrent vite.

« ...Chaque année, parmi les gardes admis à la cour, certains se lient aux servantes. »

« Et qu'y a-t-il là ? »

« Oh, Majesté ! » Fiona s'empourpra. « Vous l'ignorez ? La doctrine de l'Aurore Ardente l'interdit : nul commerce charnel hors du mariage, et point d'union qui ne tende à enfanter. Péché, disent-ils. Voilà pourquoi certaines servantes... et certains chevaliers... quittent en silence le palais. Mon propre mariage, ainsi, pourrait bien être retardé. »

« Je vois... Ainsi va le monde. Fiona, tu es précieuse. Je m'en remets tant à toi. Mais il est vrai : toi aussi, tu devrais goûter quelque loisir. »

« Oui. Je brûle de rester à votre côté, mais je voudrais aussi rapporter de bonnes nouvelles à ma famille. Si Votre Majesté avait quelqu'un sur qui s'appuyer... un de nos plus grands soucis s'évanouirait. »

« La maison royale doit perdurer — cela, je le sais. Le mariage est en effet de la plus haute importance. »

« Vos paroles me soulagent. Dites-moi, Majesté — quel homme désireriez-vous ? »

« Désirer... »

Suis-je même autorisée à désirer ? Si l'Ordre de la Sainte Conquête n'y consent pas, nul ne serait admis.

La reine ravala ces mots, et se contenta d'un sourire vague.

« S'il était sincère, je serais comblée. »

Lorsque Fiona se retira, la reine resta seule.

Servantes et gardes veillaient bien au-delà de la porte, mais la chambre, dans son obscurité, lui semblait étrangère, presque hostile.

Le dais blanc l'isolait du monde. Toute autre nuit, ce voile lui aurait apporté réconfort. Mais non, pas ce soir.

Elle écarta les tentures, enfila une cape fourrée et descendit du lit.

Peu lui importait le froid du sol sous ses pieds. Elle gagna la fenêtre et regarda dehors.

Le poids de la couronne lui pesait encore au front. Et le mariage... sa vie s'écoulait trop vite, emportée par des forces hors de sa volonté.

Elle soupira doucement, appuya son front contre l'appui de pierre.

Elle avait cru la nuit obscure, mais elle ne l'était point. À la clarté lunaire, même les ombres apparaissaient.

En cette saison, la nuit pouvait-elle vraiment être si lumineuse ?

Étrangement, cette lueur semblait chaude, presque accueillante.

Et quand son regard glissa vers la forêt — là, elle le vit.

« Ah... »

Le même chien de chasse, celui qui avait suivi le carrosse.

Leurs yeux se croisèrent. L'animal tournoya, puis se retourna vers elle — comme s'il l'appelait.

À cette heure... ? Devrais-je vraiment sortir dans la nuit ?

Pourtant, elle le sentit : il lui fallait le suivre. Peut-être n'était-ce qu'une fuite... mais instinctivement, la reine ouvrit la fenêtre, se pencha et s'élança vers le chien qui l'attendait.

Dehors, la lune pleine resplendissait, escortée d'innombrables étoiles.

Avec une pleine lune, les étoiles devraient se cacher...

La reine se souvint d'un enseignement jadis reçu d'Elle.

À son arrivée, le chien remua la queue et s'avança lentement, comme pour lui indiquer le chemin.

Dans la neige, seules ses propres empreintes demeuraient.

« Qui es-tu... ? » demanda-t-elle.

Mais le chien ne se retourna point, poursuivant son pas vers le cœur de la forêt.

Sous les arbres dont certains gardaient encore leurs feuilles, elle marcha, découvrant que, malgré la neige, elle ne sentait plus le froid.

Un songe... ?

Si c'était un rêve, cela s'expliquerait.

Et pourtant, son souffle sortait en vapeur blanche, et l'air avait goût.

Baignée de lune et d'étoiles filtrant entre les branches, elle avança jusqu'à ce que l'animal bondît soudain en avant, s'arrêtant devant un arbre géant au milieu d'une clairière.

« Ah... enfin, te voilà.»

C'était la voix d'une vieille femme.

Du creux de l'arbre, elle apparut : vêtue d'une robe grise en lambeaux, caressant le chien qui bondissait autour d'elle.

« Vous êtes...»

« Que de temps a passé. Tu n'étais alors qu'une minuscule princesse.»

La reine s'approcha, pas à pas.

La femme, courbée par les ans, ne lui atteignait guère la moitié de la taille.

« ...Vénérable mère, me connaissez-vous ?»

« Mais bien sûr, bien sûr. Je te connais depuis le jour de ta naissance.»

Les doigts maigres, semblables à des brindilles, effleurèrent la main de la reine — et celle-ci retint son souffle.

Oui... c'était elle, celle qui lui avait tant appris :

Lire les étoiles, préparer les herbes, réciter les vers... mais tout cela s'était interrompu à mi-chemin.

Elle avait pris peur — sous une pression obscure...

« Vénérable mère, pourquoi demeurez-vous ici... ? »

« Je ne puis vivre qu'en ce lieu désormais. Mais c'est une chance : que tu sois venue est un signe prodigieux. Viens, Majesté. Reçois à ton tour ma bénédiction. »

Un sourire illumina le visage de la vieille, et elle l'invita.

Elles traversèrent le tronc creux, parvinrent à une petite hutte bâtie de pierres empilées. Là, l'ancienne servit du thé, que la reine but sans hésitation.

C'était une tisane florale, tiède et parfumée. Aussitôt, son souffle se calma, son corps s'emplit d'une douce chaleur.

« Cette saveur... quelle nostalgie. »

« Tu t'en souviens, alors ? »

« Un peu... J'avais coutume de venir vers vous avec mes songes, pour chercher conseil. »

« Oui, oui. Tu pleurais, disant que les étoiles t'abandonnaient. »

« Les étoiles... »

Avait-elle donc rêvé cela ?

À cette pensée, une douleur piquante traversa sa tête.

« Je n'ai pas tout retrouvé... »

« Peu importe, pour l'instant. Tiens — prends ceci. »

La vieille tendit un voile blanc. Il était tissé de fils délicats, lisses, translucides, constellés de pierres étincelantes comme des astres. Au toucher, il avait la fermeté d'une étoffe véritable, mais, déployé, il flottait comme brume.

Jamais la reine n'avait contemplé ouvrage si fin, pas même parmi les offrandes au roi.

« Tu as bu le thé, tu es prête. Ôte tes habits, revêts ce voile, et rends-toi à la rivière. Purifie-toi, et à la source tu recevras la bénédiction. Elle deviendra ta protection. »

Guidée par ses mots, la reine se dévêtit, drapa le voile sur sa peau nue.

Il s'y colla d'une étrange caresse, pénétrant son être — léger, mais solide, infiniment réconfortant.

« Maintenant, purifie-toi avec ceci. »

La vieille lui remit une petite bourse.

La reine la prit, et suivit de nouveau le chien à travers la forêt.

Malgré le monde enneigé, son corps restait chaud, et nul autre vivant ne troublait les lieux.

De nulle part montait comme un chant de femme... ou bien était-ce seulement le vent de mer passant ?

« Est-ce un rêve ? »

Elle s'adressa au chien trottant à ses côtés. Il pencha la tête avec grâce, et elle sourit.

« Un rêve, alors. Puisque toi, tu ne laisses point d'empreintes. »

Mais les siennes marquaient bien la neige.

Arrivée à la rivière, elle trempa ses mains, laissa l'eau glisser sur ses épaules.

La bourse contenait une poudre blanche...

« Du sel ? »

Elle en goûta : il avait la saveur de la mer.

« C'est donc pour me purifier ? »

Elle interrogea le chien. Il hocha la tête.

Alors elle en frotta ses bras, ses épaules, sa nuque, son dos, sa poitrine, son ventre, ses jambes... puis entra dans l'eau pour achever sa purification.

Remontant le courant, elle atteignit une source bouillonnante d'écume.

La brume pâle errait entre les arbres. La neige, comme des plumes légères, voltigeait dans l'air. Les branches, larges, semblaient garder la source, et renvoyaient lune et étoiles au miroir de l'eau.

Des rochers émergeaient, sur lesquels avancer.

Éclaboussée, elle nagea jusqu'à l'un d'eux, tordit ses cheveux trempés, les secoua au vent.

Le voile sécha vite, se déployant comme un souffle, sans poids.

Guidée par le chien, elle parvint à un creux de roches où l'eau s'égouttait.

Ploc... ploc... Le rythme emplissait son oreille.

Quand elle pencha son visage sur la vasque, elle y vit son reflet — mais ses yeux brillaient d'un éclat insoupçonné.

« ... ! »

Au même instant, Alvaern retenait son souffle.

Devant une source obscure d'un autre monde, ses cheveux d'argent frémissant dans la brise, il tendit la main vers l'image de la reine qui miroitait.

De son côté, elle ne pouvait le voir.

Car cette source était un miroir magique, une eau de verre révélant l'état de l'autre monde.— Enfin... au cœur de cette forêt, dans le dernier sanctuaire gardé, la reine est apparue.

« Je t'ai trouvée... »

Alvaern toucha doucement la joue reflétée, soupira d'allègement, et se détourna.

Il marcha vers un château aux murs d'une blancheur immaculée.

Là étaient conservés les trésors d'un pouvoir de guérison infini, et des chevaliers avaient juré une garde éternelle.

Et le maître du château, le Roi-Chevalier, n'était autre que le père d'Alvaern.

Sur la galerie surplombant la mer d'étoiles, Alvaern s'adressa au dos de son père :

« En ce monde... une femme qui sera mon épouse m'attend. »

« Ce monde est en tumulte. »

« Raison de plus : quelqu'un doit y aller. Nous en avons parlé l'autre jour, n'est-ce pas ? »

« C'est vrai. Mais pour l'heure, nous ne pouvons que semer pour l'avenir. Même toi, si ton nom est révélé, tu perdras ton corps. »

« Je le sais. »

Alvaern se tint aux côtés du Roi-Chevalier.

Contemplant les étoiles lentes, il exhala doucement.

« Je ne puis l'abandonner. Elle est là où elle ne devrait pas être. Et pourtant, si même cela est nécessaire... »

« Ah... alors ce serait une chance inestimable. »

Le Roi-Chevalier se retourna lentement.

« Les ombres se densifient au point que nous ne savons plus ce qui y rôde. Les sanctuaires s'amenuisent, certains détruits, profanés, leur pouvoir émoussé. Toi aussi, tu seras lié par des

entraves. Mais si ton épouse est là-bas, tu es plus digne que tout autre chevalier. Protège-la, empêche qu'elle ne soit consumée.»

Ensemble, Alvaern et le Roi-Chevalier levèrent les yeux vers la lune d'or, radieuse.

« ...Bientôt, les étoiles annonceront ton départ. Prépare-toi.»

« Oui, père.»

Chapitre II

Sous la clarté du matin, les émeraudes scintillaient, se fondant presque dans la lumière.

Les rubis étincelaient, rouges et profonds comme le sang.

Les pierres pâles luisaient comme des étoiles.

Enchâssés dans l'or, ces bijoux formaient un cercle couronné de dix pointes dressées, pareilles à des lames tendues vers le ciel.

La couronne flamboyait de mille feux ; déposée sur l'autel du Sanctuaire Cramoisi, elle paraissait vivante, vacillante comme une flamme au milieu des volutes d'encens.

Des fleurs pourpres, gravées dans l'or et peintes de couleurs éclatantes, déployaient une beauté qui s'approfondissait plus encore à mesure qu'on la contemplait.

Plus fastueuse que la couronne des rois, elle convenait au dieu qui jadis avait sauvé ce royaume de la barbarie, ainsi qu'aux chevaliers qui avaient marché à ses côtés.

Seul pouvait la porter celui qui avait enduré les disciplines les plus sévères, celui dont la sagesse et la compassion suffisaient à guider le peuple.

Celui-là seul, digne du titre de Grand Hiérophante.

Il posa la couronne sur son front, expira profondément et ferma les yeux. Jamais il n'avait connu pareille douceur, pareil ravissement enivrant, embrasant chaque fibre de son être — hormis par la grâce de cette couronne elle-même. Même son poids portait non seulement la crainte, mais encore la révérence, l'amour, et par-dessus tout, une fierté éclatante.

« Grand Hiérophante. »

La voix d'une jeune femme le tira de sa contemplation.

Il ôta la couronne et se retourna. Au bas de l'escalier couvert de Rouge profond se tenait Fiona, la demoiselle de compagnie de la Reine.

« Toi ? Comment se porte Sa Majesté ? »

« Elle n’a exprimé aucune objection au mariage. Elle ne paraît point non plus hésiter devant l’idée de donner des enfants. »

« Alors il faut choisir un époux — digne de la Reine, et assez vaillant pour protéger ce royaume. »

« Peut-être un seigneur venu d’une terre étrangère ? »

« Certes, pourvu qu’il ait étudié notre doctrine — celle de l’Aube Ardent. Et les candidats ? »

« Environ vingt-cinq... »

« C’est grand nombre. La renommée de la beauté de Sa Majesté doit déjà courir au loin. »

Fiona inclina légèrement la tête, sans répondre clairement.

« Ceux dont le désir est impur seraient poison pour la Reine. »

« Bien entendu. Ce royaume est une terre sacrée, sauvée par le sang de Dieu et de Ses chevaliers. Même ce tapis en est le signe. Sa Majesté, nous autres suivantes, tous, nous sommes sous la garde de la Doctrine. Que les ignorants de Ses enseignements soient exclus — ainsi tu peux être rassurée. »

« C’est bien. Tu es une fidèle disciple. Dieu Lui-même te louera. Dis-moi, combien d’années se sont écoulées depuis que tu as reçu ton nom de Sa main ? »

« Quinze années. »

« Alors s’approche l’heure où toi aussi tu devrais être unie en mariage... »

Les yeux de Fiona s’écarquillèrent. Un instant ses lèvres esquissèrent un sourire, vite effacé lorsqu’elle baissa le regard.

« Et mon amour pour Dieu ? Pourrais-je aimer à la fois un époux et Dieu ? »

Le Grand Hiérophante posa la main sur son épaule, et sa voix s’adoucit.

« L’amour d’une épouse pour son mari est amour pour Dieu. Il ne sépare point l’un de l’autre. Au moment même où tu seras liée à ton époux, tu seras tenue dans Son étreinte divine. »

Le murmure de l’eau, s’écoulant d’une source vers la rivière, résonnait faiblement.

Et dans ce bruit naquit une autre voix — une voix douloureusement familière.

Ne te fie point à ceux qui parent la cruauté de paroles séduisantes.

Ne loue pas trop vite la beauté de ceux qui ne se couvrent que d’apparences.

La véritable splendeur jaillit du dedans ; la vérité naît de l’âme.

La douceur n'est pas toujours bonté.

Le père et la mère qui élèvent l'enfant doivent parfois user de paroles sévères.

C'était la voix de la vieille femme — si claire qu'on eût dit qu'elle se tenait à ses côtés.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, la Reine se trouva dans son lit à baldaquin.

...Ainsi, ma rencontre avec la vénérable matrone n'était-elle qu'un songe ?

Son regard erra dans la chambre. Tout y était en ordre, les fenêtres closes, aucun signe qu'elle fût sortie.

Peut-être n'avait-ce été qu'un rêve...

Mais lorsqu'elle se leva, l'étoffe qui couvrait ses épaules glissa à terre.

Le voile que lui avait offert la vieille femme.

« ...Ce n'était pas un rêve... »

Une semaine s'était écoulée depuis le retour de la Reine, d'Eostervenn
à la capitale royale.

En ce jour devait se tenir un procès dans le Sanctuaire Cramoisi.

L'air était lourd, chargé de la présence des chevaliers en armes.

Des prisonniers liés furent conduits sous le tranchant de leurs lames vigilantes.

Des rangs des spectateurs, les citoyens leur jetaient de l'eau — rite de purification.

« Encore des arrestations ? » demanda la Reine au clerc qui marchait à ses côtés. « De quel crime sont-ils coupables ? »

Le prêtre s'inclina profondément, comme si la question elle-même l'accablait.

« Ils ont transgressé la Loi. »

« Quelle loi ? Ils ne paraissent guère dangereux. »

Les accusés avançaient, recroquevillés, le visage pâle, les yeux baissés, proches des larmes.

Ils étaient jeunes, presque tous.

« Ils ont abandonné la mission qui leur avait été assignée à chaque maison. » répondit le clerc.

La Reine se tourna brusquement.

« Voilà qui n'est point un crime grave. Est-ce donc nécessaire, tout ce déploiement ? »

Cela ressemblait davantage à une démonstration qu'à la justice.

Leurs mains étaient liées de cordes, leurs corps marqués de torture.

« Il n'est point de petit ou de grand péché, » affirma le clerc.

« Alors permets-moi de le dire autrement : ce n'est pas un péché du tout. Selon les anciennes lois du royaume, chacun pouvait librement choisir son métier. »

« Votre Majesté, les anciennes lois sont pleines de failles. La Doctrine de l'Aube Ardent est la Loi nouvelle, donnée par Dieu qui nous sauva par Ses chevaliers. »

Fiona parla plus fermement, sa voix vibrante d'un reproche à peine voilé.

« Le pays est infesté de criminels. Certains disent que des bandes entières se cachent sous terre, ourdissant rébellion contre la couronne. »

« Ce n'était qu'une rumeur, » rétorqua la Reine. « Je me souviens qu'elle fut examinée — et démentie. »

« Rumeur ou non, les chevaliers doivent en faire davantage. Peut-être faudrait-il accroître leur nombre ? »

Les prisonniers suivants furent introduits.

« Accusés de relations illicites... » proclama le héraut.

« Ah, » souffla Fiona, « elle servait autrefois au château. Elle devait être fiancée — jusqu'à ce qu'elle se lie avec un chevalier venu d'ailleurs. »

La Reine reconnut la jeune fille. Elle se souvenait combien elle avait resplendi, telle une fleur à son apogée.

« Alors que les chevaliers n'épousent que celles de notre terre, » dit une voix derrière elle.

C'était le Grand Hiérophante lui-même.

Ce jour-là, il portait la couronne sertie de bijoux, la chape blanche et le manteau solennel — apparat qu'on n'avait plus vu depuis l'intronisation.

« Seuls ceux qui gardent la Doctrine sont dignes d'être chevaliers, » proclama-t-il. « Non des hommes qui mettraient en péril l'avenir d'une femme. »

À ces mots, il éleva un livre relié de cramoisi, s'appuya sur son bâton, et monta à l'autel.

Lorsqu'il prit place, un souffle d'émerveillement parcourut l'assemblée.

Tous le contemplaient comme une vision.

Fiona elle-même joignit les mains devant sa poitrine, tel un cœur de jeune fille devant son idéal.

La Reine l'observa depuis l'autre bout de la salle — resplendissant sur son trône élevé, placé de telle sorte que même la statue de Dieu semblait disparaître derrière lui.

« Âmes pitoyables, » déclama le Hiérophante. « Si votre faute ne fut qu'une faiblesse passagère, Dieu vous pardonnera bientôt. Les lois édictées ne visent pas à écraser vos cœurs, mais à vous protéger — vous et le royaume. »

Dans la foule, certains essuyaient leurs larmes — les familles des pécheurs.

« Soumettez-vous à Dieu, et à moi. Croyez, et chassez vos doutes inutiles. Je vous mènerai à la terre promise de la foi. »

Alors qu'il parlait, les flammes de l'autel jaillirent comme en réponse.

De ses mains s'écoula une poussière dorée, se répandant sur les prisonniers et leurs proches.

La foule demeura en extase.

« Comme nous sommes bénis... »

« Quelle noblesse émane de lui... »

« Vous êtes fragiles, » dit doucement le Hiérophante. « Vous êtes affligés. Mais Dieu et moi vous veillons sans cesse. Avant la nuit tombée, vos fautes seront absoutes. »

« Merci... ! Merci ! »

La couronne sertie de bijoux sur son front saisit la lueur mourante du couchant et s'embrasa.

Qu'est-ce... que cela... ?

La Reine se tourna sans repos dans son lit, incapable de chasser de son esprit le regard enivré du peuple.

Cette ardeur qu'ils semblaient éprouver à se voir enchaînés — cette joie dans leur soumission — la couvrait de dégoût et de crainte.

L'Ordre Sacré de la Conquête avait jadis été fondé par les saints chevaliers qui avaient délivré le royaume des monstres barbares.

Portant le Livre de l'Aube Ardent, ils avaient ouvert la voie à travers la forêt, l'épée et la lance à la main, chassant les terreurs qui y rôdaient.

Depuis lors, ils avaient gagné la confiance du roi, bâti des salles dans tout le royaume, propagé leur doctrine aux contrées voisines, et s'étaient élevés à un pouvoir second seulement après la couronne.

À leur sommet se tenait le Grand Hiérophante, autorisé à porter une couronne plus éclatante encore que celle du roi.

Depuis le Sanctuaire Cramoisi, il présidait aux rites, aux procès, aux mariages royaux — et même à la guerre.

La Reine avait surpris les murmures de marchands étrangers :

« Ce royaume n'est point gouverné par son roi, mais par son dogme. »

« ...Haa... »

La maison royale n'existait que pour engendrer des héritiers, préserver sa lignée et sauvegarder la foi.

Elle avait commencé à le pressentir.

Incapable de dormir, elle se leva et alla vers la fenêtre.

Les étoiles scintillaient, et leur vue l'apaisa.

Les étoiles s'en iront... — les paroles de la vieille femme lui revinrent.

Lui avait-elle confié un tel secret ? Elle ne s'en souvenait plus clairement, mais son cœur lui disait que oui.

N'avait-elle pas souvent contemplé les étoiles pour y lire : bientôt les fleurs écloreont... bientôt viendra la moisson ?

« Les étoiles... qui s'en vont. »

Cette phrase lui parut insupportablement douloureuse.

L'avait-elle prononcée devant la vénérable matrone, pleuré même en sa présence ?

Tandis qu'elle murmurait, un nœud en elle se défit, et la voix retentit plus vive encore :

Tu es la Porte de la Terre.

« La Porte de la Terre... » répéta-t-elle, effleurant sa poitrine, sans comprendre le sens.

« Bientôt... cette étoile viendra. »

Elle s'assoupit.

Et dans son rêve, elle courut de nouveau à travers le voile, jusqu'à atteindre la forêt.

Sachant qu'elle rêvait, elle chercha la vieille femme — qui l'attendait avec un signe entendu.

« Vénérable matrone... pourquoi devons-nous endurer de telles choses ? »

Elle ne parlait pas du procès lui-même, mais du peuple — de leurs visages, de leur soumission — qui l'avaient emplie d'effroi.

La vieille femme parut comprendre.

Baissant les yeux avec tristesse, elle murmura comme en laissant tomber les mots à terre :

« Parce qu'ils ont oublié la voix de la terre. Quand la sagesse des ancêtres est tranchée, le peuple s'accroche aux chaînes qu'on lui tend du dehors. »

« Que voulez-vous dire ? »

« Toi aussi, souviens-toi. Jadis, ce royaume était vert et florissant, son peuple rêvait, parlait, partageait — une terre pleine de vie. »

« Ici ? En ce lieu ? »

À présent, le royaume n'était plus qu'un lieu de patrouilles incessantes, de soupçon dans chaque rue.

Pour survivre, le peuple s'accrochait à l'Ordre Sacré de la Conquête ; seules ses lois pouvaient les absoudre de la faute.

Rêver était dangereux. Fréquenter librement les étrangers valait l'arrestation.

La nature s'était fanée, remplacée par des flèches de pierre grises — si nombreuses que la terre semblait voilée d'une brume éternelle.

Pourtant, elle avait entendu dire qu'autrefois, le royaume prospérait grâce au commerce et aux échanges avec les autres terres.

La vieille femme leva les yeux, souriant doucement.

« Reine, le Chevalier Cygne viendra bientôt. Il est ta bénédiction. Attends-le. »

Aux paroles de la vieille, le cœur de la Reine s'emballa — empli d'un étrange mélange d'espérance et de crainte.

« Et si nous rouvrons le commerce avec les terres étrangères ? » proposa la Reine sans attendre.

« Nous pourrions envoyer nos jeunes étudiants au-delà des mers, tissant des liens au loin. Cela élargirait leurs esprits et offrirait de nouveaux travaux à notre peuple. »

Les conseillers se caressèrent le menton en silence, feignant la réflexion.

« Dans notre état présent, le commerce nous dévorait en un instant, » déclara Duncan, le plus âgé et le plus influent d'entre eux.

« Les fils des paysans fuient déjà leurs foyers ; si nous envoyons nos jeunes au-dehors, ils saisiront l'occasion et ne reviendront jamais. »

D'autres s'empressèrent d'ajouter leurs voix :

« Si les barbares affluent, notre ordre s'effondrera. Avec les réserves d'hiver épuisées, comment loger des marchands ? »

« Et pis encore sont ces arrestations sans fin. Ces jeunes pourraient hériter de leurs maisons, mais ils se rebellent. De quoi sont-ils donc insatisfaits ? »

« Et que dire de l'adultère ? Certains refusent même la poussière d'or sacrée du Hiérophante, choisissant la prison plutôt que de se soumettre — jurant qu'ils préfèrent fuir ensemble ! Dans ce froid, dans une cellule de pierre, leur vie sera perdue... »

La main de la Reine se serra contre sa poitrine.

Il ne faut pas que cela continue comme ça...

Mais comment changer les choses ? La couronne sur sa tête semblait écraser son crâne, ses tempes battaient jusqu'à la rendre malade.

« Majesté, » dit fermement Duncan, « vous venez à peine d'être couronnée. Votre souci du royaume est admirable, mais pour l'heure — faites-nous confiance. Reposez-vous sur nous. Vous n'êtes pas encore mariée ; si vous vous surchargez, votre santé en souffrira. »

Ne hoche pas la tête... se dit-elle.

Pourtant, sa nuque devint soudain lourde, son menton s'abaissa malgré elle.

« Voilà qui est mieux, » apaisa Duncan. « Vous n'avez pas à tout porter seule. Le conseil et l'Ordre Sacré de la Conquête sont toujours à vos côtés. Ah — et oui, votre mariage doit être bientôt arrangé. »

« Une affaire joyeuse en vérité. Mais qui pourrait en être digne ? »

« Le fils du ministre de ce royaume voisin, peut-être. Il connaît bien notre Doctrine... »

« Ou le propre fils de Duncan, Tarloù — bel homme, proche de l'âge de Sa Majesté... »

Leurs voix se brouillèrent en un murmure lointain tandis que sa douleur empirait. Penser seul était une agonie.

La nuit vint enfin. La Reine retira sa couronne, et, le voile offert par la vénérable matrone posé sur ses épaules, elle s'enfonça dans un profond sommeil.

Elle rêva.

Sous une mer d'étoiles, un chevalier s'avavançait — porté sur un navire tiré par des cygnes.

Ses cheveux coulaient d'argent comme les vagues d'une mer tranquille, son armure brillait blanche comme le givre. À son flanc pendaient une corne et une épée.

Il fixa son regard sur elle et parla :

« Si vous voulez de moi pour époux, alors jamais vous ne devrez... »

« Oui... comme vous le dites... »

Sa propre voix la fit sursauter, éveillée en sursaut.

La première lueur de l'aube perça les rideaux. Dehors, un oiseau chantait sur une branche, annonçant le printemps.

Un rêve d'autrefois... mais c'est la première fois que je vois son visage.

Il était noble — l'intelligence et la passion vivaient ensemble sur ses traits. Une chaleur se répandit de sa poitrine comme un feu, jusqu'à la faire fredonner doucement.

Bientôt... l'étoile viendra...

La pensée résonna en elle, quoique semblant venue d'une autre voix.

Ses suivantes entrèrent pour la préparer au jour.

Fiona brossa ses cheveux, puis pencha la tête avec un sourire taquin.

« Ma foi, Majesté, vos joues sont rouges — comme une pomme mûre. »

« Vraiment ? »

« En effet. Comme celles d'une jeune épousée. Ce doit être à cause de vos fiançailles. »

« Cette affaire vient à peine d'être soulevée. »

« Tout de même, de telles choses avancent vite. J'aimerais tant moi-même veiller sur un jeune prince ou une princesse ! »

La Reine porta la main à son front, mais Fiona avait raison — l'affaire progressait rapidement.

Le Hiérophante avait conféré avec le conseil. Il fut résolu : le mariage de la Reine devait être fixé sans délai.

Des portraits affluèrent, les prétendants décrits en détail.

Aucun pourtant ne portait le visage de son rêve. Son cœur sombra.

Un rêve n'est qu'un rêve...

Mais elle ne pouvait oublier.

La lumière sincère de ces yeux qui s'étaient posés droit dans les siens.

« Des fiançailles — fût-ce en apparence seule, » insista le Hiérophante.

La Reine se coupa le souffle.

« Des fiançailles ? »

« Oui. Si l'on rejette les prétendants l'un après l'autre, un malheur pourrait frapper le royaume. Un prince voisin, un marchand du Nord — tous sont de bons candidats, mais nul n'est décisif. À mon sens, le fils de Duncan, Tarloù, est le plus approprié. »

La Reine regarda Duncan. Son fils, grand et vif comme son père l'avait été jadis en tant que général, était largement admiré pour sa beauté et son esprit. Mais il était l'unique héritier de Duncan.

S'il l'épousait, qu'adviendrait-il de leur maison ?

« Si tel est le cas, ce serait pour nous le plus grand honneur, » déclara Duncan.

« Non... il ne le faut pas. Votre nom de famille ne peut disparaître. »

« Un gendre peut être reçu. N'ayez crainte, Majesté. »

« Mais assurément, Lord Tarloù trouverait bonheur auprès d'une autre — une femme accomplie, belle et forte, digne d'être son épouse... »

« Vous servir, Majesté, est le plus haut honneur. Nulle autre ne saurait être préférée. Si le Hiérophante bénit l'union, c'est comme si Dieu Lui-même l'approuvait. Et qui donc est plus radieuse, plus noble, corps et âme, que notre Reine ? »

« En vérité. Lors du couronnement, tous vous nommèrent Reine-Sainte. Être fiancée, c'est protéger le royaume. Pourquoi hésiter ? Lord Tarloù ne saurait-il suffire ? »

Le Hiérophante se pencha en avant.

La tête de la Reine se remit à battre, la douleur lui transperçant le crâne. Elle ne devait pas céder. Elle força les mots à franchir ses lèvres :

« ...J'ai rêvé. D'un homme envoyé par Dieu pour être mon époux. Il vient sur un navire tiré par des cygnes, arrivant avec les étoiles.

S'il n'apparaît pas avant l'été — alors je ferai comme vous le dites. »

À suivre.

Cliquez ici pour en savoir plus. My Patreon→ <https://www.patreon.com/cw/MArcturus>

Découvrez de quelle histoire il s'agit ici.→  Une histoire pour vivre sans perdre son nom